

Jeudi 18 décembre 2008 – Atelier H1 : Recréer des liens sociaux par l'initiative citoyenne

DE L'IGNORANCE LES UNS DES AUTRES A UNE DEMOCRATIE COGNITIVE PLUS ACHEVEE

Bruno Tardieu

Délégué national ATD Quart Monde, France

Je vais tenter de témoigner du fait que l'isolement des plus démunis les coupe du langage commun, de la délibération. Leur expérience, rejetée par les autres comme « hors sujet », n'entrent pas dans le commerce des idées. Et aussi du fait que le langage des exclus peut émerger que si ils trouvent des interlocuteurs co-citoyens qui ne les rejettent pas a priori et entrent en dialogue. Dialogue au sens de François Cheng: « non pas échange de questions-réponses, mais espace de ' commune présence ' ». Présence au même monde, même sphère morale, même espace cognitif, même politie¹, mêmes enjeux collectifs.

Wresinski, en identifiant le concept d'exclusion sociale, a montré que la misère est affaire de relation, elle n'est pas le problème des pauvres, elle est « entre nous ». L'exclusion sociale n'est pas comme on a pu le croire absence de relation ; c'est une relation non libre, complexe, avec plusieurs aspects : relation de paternalisme, relation d'impuissance, de victimes à coupables, de méprisants à humiliés, de spécialistes à problèmes, parfois d'acharnement, et surtout de bienfaiteurs à obligés. « Ma mère n'avait que des bienfaiteurs elle n'avait pas d'amis » disait Wresinski sur son enfance en pauvreté. Cela rappelle la relation de colonisateur à colonisé décrite par Alfred Memmi, qui déshumanise l'un comme l'autre. Ces relations mettent au défi nos conceptions de la démocratie, car elles détruisent la possibilité de langage libre entre les parties. Or la démocratie a besoin de liberté et de langage commun pour que les citoyens délibèrent ensemble des enjeux collectifs.

Je vais tacher de décrire les paradoxes, questions et dilemmes de praticiens liés à l'action de faire émerger cette parole libre.

Ne pas être crédible, ne plus croire en ce que l'on sait, perdre les mots.

Lors d'un cycle de l'université populaire Quart Monde d'Alsace en 2007, les personnes ont travaillé sur la question « qu'est ce qui m'a le plus soutenu ? ». « *En fait, on est soutenu quand on nous a écouté et qu'on ne met pas en doute notre parole. On parle, mais on ne nous croit pas. Le jour où notre parole n'est pas mise en doute, ça nous permet d'avancer* ». Ces paroles me frappent, car personnellement avant d'être à ATD Quart Monde j'ai toujours été cru. Ma parole était crédible, de par mes études, mon milieu, ma propre habitude d'être cru. Etre cru c'est le plus important pour les exclus, vus comme non crédible, voir comme tricheurs profitant des aides. Le fait d'avoir sa parole toujours mise en doute affecte les personnes dès leur plus petite enfance. Je me souviens un jour lors de la séance de bibliothèque de rue Tapor² à East New York. Thème ce

¹ La « politeia », pour Aristote, représente la meilleure forme de gouvernement par le plus grand nombre ; à la suite de Jean-Jacques Rousseau, nous utilisons le mot « politie » en ce sens.

² Les enfants lisaient des livres et dessinaient sur un thème pour remplir une encyclopédie Tapor sur ordinateur et sur bois; Ce jour là le thème était les animaux. Discussion entre différents groupes d'enfants par article interposés sur

jour là les animaux. Charmaine, cinq ans, toujours enthousiaste se lance: elle dessine des rats. « *Chez nous il y a des rats, pleins !* » Sa sœur Bridget enjambe les autres enfants et déchire le dessin de Charmaine et lance « *chez nous il n'y a pas de rats.* » Elle me jette un regard. Charmaine ne savait pas encore qu'il y a des choses à ne pas dire, car les dire pourrait attirer des ennuis. Et moi, malgré déjà deux années de fréquentation j'étais encore l'étranger, celui qui va modifier ce qu'il faut dire. Et Charmaine qu'a-t-elle pensé ? Y a-t-il ou non des rats chez elle ? Peut elle encore croire à ses yeux ses oreilles ? Bridget va-t-elle lui expliquer la complexité de sa réponse ? Probablement pas. Ce sont des non-dits. A force de non-dits imposés la pensée se noie, le doute s'installe même sur sa propre parole, sa propre expérience. Le mot expérience lui même se voit remis en cause. Lors d'un travail de recherche collectif autour de Geneviève Defraigne-Tardieu sur les processus en œuvre dans l'Université Populaire Quart Monde, un homme affirme que vivre à la rue n'est pas une expérience. Les autres le contredisent : si c'est une expérience, c'est quelque chose de vécu, des souffrances. Il répète, « *non ce n'est pas une expérience* »³.

Le non crédit des enfants fait des ravages dans la construction mentale des enfants et les fait chercher plutôt ce qu'il faut dire à son interlocuteur que ce qui est. Wresinski illustre cette parole assujettie par son enfance où sa mère lui disait de dire oui aux dames de bienfaisance « *car si on leur dit non et qu'un jour on a besoin d'eux, ils ne voudront plus nous aider.* » Bienfaisance pour les uns humiliation pour les autres. A cinq ans déjà il allait chercher la soupe chez les sœurs, très tôt le matin, en cachant sa rage et ses poings fermés au fond de ses poches. Il a osé dire que la parole des pauvres n'était pas libre à cause de la bienfaisance. Et du coup il a montré que la connaissance recueillie auprès d'eux, même par les meilleurs instituts, est biaisé si il n'y a pas un préalable, une expérience de la liberté éprouvée ensemble. Et les nouvelles soupes populaires médiatiques assujettissent les plus pauvres et nous enfoncent dans un aveuglement collectif.

Nous avons écrit avec Rosenfeld « *Artisans de Démocratie - de l'impasse à la réciprocité, comment forger l'alliance entre les plus démunis et la société ?* » décrivant douze histoires de combats reconnections entre des exclus et des institutions démocratiques. La préface écrite par Alwine de Vos est centrée sur l'isolement. Elle cite Wresinski : « *Il faut avoir beaucoup d'imagination pour parler, comme l'ont fait certains auteurs, de la solidarité en milieu de misère, de l'amitié au milieu d'hommes qui ne pouvaient avoir comme uniques rapports que des rapports de loups pour pouvoir manger le dernier morceau de la gamelle (...). Les idéaux sont sûrement multiples (en terre de misère), mais ils sont en contradiction avec les réalités de la vie, et on ne peut pas s'organiser et se soutenir pour les vivre ensemble (...). C'est là tout le tragique de la misère. Priver un homme de culture est plus grave que de ne pas lui donner de pain. Nous ne lui avons pas donné les possibilités de s'identifier à un idéal. C'est pourquoi l'homme de la misère n'est pas l'homme des autres hommes (...). Pour se créer une personnalité, pour se créer un cœur, pour se créer une intelligence, il faut les autres. Et nous n'avons pas été ces autres, et parce que nous n'avons pas été ces frères, il est devenu un solitaire. En ce mot **solitaire**, je vous ai **tout dit.** »*

les guêpes : sont elles bonnes ou méchantes ? Peintures de dinosaure copiées dans un livre; poème sur le chat.

³ Plus tôt cet homme exprime ce que l'université populaire a changé pour lui : « *C'est d'abord se respecter soi-même. Qu'est-ce que vous voulez, quand vous êtes à la rue comme ça, quand on est dans le dénuement, chaque jour c'est comme ça, c'est le lendemain, le sur lendemain. Et les jours qui passent. Vous n'avez plus rien en vous, aucune base. Vous savez que le lendemain, ça sera toujours pareil. Toujours pareil.* »

Tentatives de participation politique

Cinquante ans d'histoire d'ATD Quart Monde sont une tentative de rompre l'isolement des exclus par la misère, d'ouvrir un espace de liberté civique et politique avec eux. Nous avons montré dans *Artisans de Démocratie* que cela représente une prise de risque des personnes en pauvreté, et une prise de risque d'alliés qui tentent de devenir des interlocuteurs, et d'organisations qui cherchent à créer des espaces. Mais pour dire leur part d'histoire, les alliés avaient bien du mal. « *C'est aux pauvres de dire pas à nous* », disaient ils. **C'est un premier paradoxe** : car à ne pas parler « pour eux », on en vient à ne pas parler du tout, comme si c'est leur problème et non pas le notre. Cette prudence confirme l'isolement. Mais derrière cette résistance à parler, il faut aussi voir la prudence vis à vis des relations qui assujettissent, ou qui manipulent.

Comment ne pas guider, mais être compagnons pour apprendre ?

Ce fut un de nos débats avec le Haut Commissaire aux Solidarités Actives dans l'organisation du Grenelle de l'insertion. A travers ce Grenelle de l'Insertion, organisé l'an passé, je veux explorer une valeur et une pratique désormais dans la loi Française⁴ : **la participation des personnes pauvres aux politiques les concernant**. Une avancée sur l'insistance d'ATD Quart Monde.

Première difficulté « les politiques qui les concernent » tendent trop souvent à être vue très étroitement. Trop souvent la participation consiste à amener les plus pauvres à **répondre aux questions que les institutions ou les élites se posent**. Mais où peuvent-ils développer les questions qu'ils se posent, sur la société, être soutenus dans cette recherche ? Sans s'en rendre compte la participation peut enfermer les réflexions des personnes démunies dans les seuls sujets de leurs supposés besoins, de ce que le pouvoir fait pour eux, ou veut savoir sur eux. Dans une conférence fondatrice à l'Unesco Wresinski disait : « (...) *aucun homme n'a le droit, serait-ce au nom de la science, de déranger un autre homme dans son effort, peut-être maladroit mais acharné, de développer une pensée libératrice. Déranger les plus pauvres dans leur pensée, en les utilisant comme informateurs, au lieu de les encourager à développer leur réflexion propre en acte réellement autonome, c'est les asservir. D'autant que, par leur pensée propre, ils sont presque sans arrêt à la recherche de leur histoire et de leur identité et qu'eux seuls ont un accès direct à une part essentielle des réponses à leurs questions. Les familles les plus pauvres réunies dans le Mouvement nous ont appris elles-mêmes que de ne leur parler que de leurs besoins, de les réduire en quelque sorte aux "indicateurs sociaux" qui les caractérisent au regard de la recherche scientifique, sans les aider à comprendre leur histoire ni leur personnalité communes, c'est encore une manière de les enfermer. Ce sont d'ailleurs ces familles elles-mêmes qui s'adressent au Mouvement en disant non pas : "Expliquez-nous" mais "Aidez-nous à réfléchir" et certaines ajoutent, et elles sont de plus en plus nombreuses à le dire : "Il faut que nous réfléchissions, car eux, ils ne pourront jamais comprendre."* »

Revenons au Grenelle de l'insertion⁵ organisé par les services de l'état⁶. Il y avait plusieurs collègues : syndicats, patronat, collectivités territoriales, associations, acteurs de l'insertion, et,

⁴ Depuis 1998 (Loi d'orientation contre les exclusion) et précisé dans une loi de 2002.

⁵ Le 17 Octobre 2007, journée mondiale du refus de la misère, le gouvernement voulait présenter un accord signé par tous les ministères, les collectivités territoriales, les partenaires sociaux, et les associations liées à la question de la pauvreté affirmant que le but était une réduction de la pauvreté monétaire de 30% et le moyen le Revenu de Solidarité Active. Cet accord n'eut pas lieu car la nature du contrat surprenait les associations. Et nous ajoutons que l'objectif portait le danger de l'écrémage. Le Président de la république a énoncé cet objectif le 17 Octobre 2007

suivant la loi un « collège usagers ». Nous étions invités au collège association. **C'est un deuxième paradoxe fréquent:** dans notre association, ATD Quart Monde, il y a des « usagers » personnes aux prises avec les services sociaux, mais aussi leurs alliés, associés à eux. Alors où devons nous nous inscrire ? Dans les usagers ou dans les associations ?

Ce **dilemme**, nous l'avons vécu dans bien d'autres situations. Des mairies comme Angers ou Bordeaux demandent à ATD Quart Monde des usagers pour leurs instances consultatives sur les questions sociales. Mais ils doivent aller dans le « collège usagers », pas « associations ». Or les mairies nous disent que s'ils nous demandent à nous c'est parce que ces usagers là, membres d'ATD, ont acquis une liberté de parole car ils ont d'autres espaces pour réfléchir, bref une vie associative, civique, politique qui leur permet de construire un langage sur ce qu'ils vivent. Il n'est pas envisagé que les usagers doivent et aient le droit d'avoir des lieux de réflexions. Les associations sont trop souvent vues d'abord comme prestataires ou caritatives et non pas espaces civiques pour les personnes défavorisées.

Pour le Grenelle, nous avons choisi de commencer par avoir un représentant dans l'espace associatif et de faire connaissance avec les usagers qui seraient invités. Sur le moment nous n'avons pas su comment seraient choisis les « usagers ». Nous avons appris par une autre association que les organisateurs les avaient contactés car ils cherchaient une personne répondant à un profil précis, et ils ont du répondre par la négative. Il est donc probable que la méthode du panel représentatif ait été choisi, c'est à dire par une méthode statistique, scientifique, qui choisi les représentants, décide d'en haut comment représenter le peuple⁷. Ceci est de plus en plus fréquent et tend à affaiblir la société civile dans sa responsabilité de s'organiser, de former des réflexions collectives et de confier ces réflexions à ses délégués. Les premières interactions de notre délégué dans le collège des associations avec les usagers choisis, lui ont fait dire qu'ils ne vivaient pas les mêmes réalités de grande pauvreté que ceux que lui-même connaissait dans l'entreprise « Travailler et Apprendre Ensemble » animée par ATD Quart Monde.

Vint un autre débat avec les organisateurs: **Les usagers pourraient-ils s'organiser, travailler localement avec d'autres pour représenter une réalité plus large, travailler entre eux pour réfléchir aux questions posées, comprendre les enjeux, élaborer leur pensée et éventuellement amener des questions eux mêmes?** Ce n'était pas prévu. Nous avons su que cette question fit débat dans l'administration qui organisait mais ils en restèrent là. Le Grenelle commença ainsi, tous les partenaires étaient organisés, sauf les usagers qui devaient parler à titre personnel. Martin Hirsch s'en expliquera plus tard de manière intéressante considérant que c'est du paternalisme, que les gens sont très pertinents comme ils sont, et n'ont pas besoin de tuteurs et

devant le Conseil économique et social et lancé l'idée d'un Grenelle de l'insertion avec toutes les parties concernées. Nous avons dit que nous participerions à ce Grenelle « à condition que ce soit un Grenelle pour tous et non pas un Grenelle du tiers ou du quart. » (Pierre Saglio, TF1 17 Oct07)

⁶ Haut commissariat au solidarité active et Direction générale de l'action sociale

⁶ Nous avons su par la suite que c'est en s'adressant à des associations comme Emmaüs, école de la citoyenneté, et des structures d'insertion par l'activité économique, que les responsables du Grenelle ont choisi les membres des collèges "usagers" des trois groupes de travail. Toutefois on peut regretter que la méthode de choix ait conduit à ne retenir que des personnes ayant une grande autonomie au sein de la société actuelle : presque toutes disposaient d'une adresse mail personnelle et se sont déplacées seules pour les rencontres de travail, sans difficulté (ni pour faire de grands déplacements, ni pour oser venir seules sans connaître personne).

encore moins d'associations qui risquent d'inculquer leur idéologie. C'est pour l'acteur le dilemme central de l'engagement avec l'autre pour sa libération.

Liberté de parole et collectif.

Il y a aussi là une question politique importante : les syndicats manipulent-ils les ouvriers ? Les plus pauvres sont encore plus manipulables, donc vaut-il mieux qu'ils restent isolés pour que leur pensée soit non-manipulée ?

Cette question politique est aussi renvoyée aux associations et structures sociales. Beaucoup sont prestataires, apportant une assistance matérielle dont les personnes défavorisées sont dépendantes pour se nourrir, pour être hébergées, pour revoir leurs enfants etc... Difficile au bénéficiaire de pouvoir dire non, de ne pas tout faire ou tout dire en fonction du pouvoir des intervenants sur elles.

Les institutions démocratiques, la commission européenne en particulier, trouvent souvent plus aisé de consulter les pauvres à travers ce type d'association ou de structures qui ont « les pauvres sous la main » si j'ose dire, en les hébergeant par exemple. La Commission en particulier ne fait pas la distinction entre la représentation contrainte par ce type d'association et celle émanant d'associations civiques sans dépendance matérielle entre ses membres. Il s'agit là d'une confusion et la démocratie s'en trouve biaisée.

Une autre entrave à la liberté de parole, c'est la dépendance idéologique : une association peut ne pas avoir de relations d'assistance mais guider et entraîner les plus démunis dans un but politique ou religieux. Wresinski nous a de fait transmis une méfiance de l'embrigadement des pauvres. Comme les scientifiques, il se méfiait de ce que l'engagement à une cause n'aveugle sur une partie du réel qui ne correspondrait pas à l'idéologie. Son réalisme acharné prenait sa source dans une vie partagée, jamais d'une théorie. Nous y reviendrons.

Au delà du spontané, construire une pensée politique.

Au cours des débats sur la nécessité ou non pour les personnes défavorisées d'être organisées pour bien participer à ce Grenelle, nous a été rapporté le concept de la « réfutation paupérienne » : quand les pauvres sont là et qu'ils entendent quelque chose qui ne colle pas à la réalité ou qui pourrait faire du tort ils réagissent ; ils savent bien le dire spontanément, et toute préparation atténue cette force là. De fait les exclus réagissent fortement aux paroles blessantes, écorchés qu'ils sont par la vie. Mais ceci dénote un manque d'ambition pour eux, et pour finir un appauvrissement considérable du processus. Cette approche est de l'ordre du « double lien » ou injonction paradoxale décrite par l'école de Palo Alto qui met l'autre dans une situation impossible: « sois spontané ! » Rien de ce Grenelle ne pouvait être spontané ou naturel pour quelqu'un de très pauvre, tout était construit, construit consciemment, et c'est normal. Pourquoi ce collègue là devrait pouvoir participer sans construction ? Les personnes vivant la misère avec qui j'en ai parlé avaient la même réaction : « *eh bien eux, les syndicats ou les ministres ou les travailleurs sociaux, ils préparent bien eux ! Pourquoi pas nous ?* »

De tous les membres des différents collèges, les « usagers » étaient à l'évidence les moins habitués à ce genre de réunion, qui suppose de pouvoir se préparer. Or il semblerait qu'initialement, aucune aide à la préparation collective n'était prévue pour les membres des collèges "usagers". Toutefois, de par l'insistance de plusieurs, se sont mises en place des séances de préparation communes aux usagers des trois groupes de travail, avec l'aide d'un animateur.

Nous avons choisi notre groupe de travail à cause de la proximité avec les deux co présidentes. Au bout de quelques séances nous avons fait le point avec elles pour constater ensemble que la participation des usagers au groupe était une caricature : les « usagers » disaient des souffrances, un silence gêné s'en suivait ou quelques paroles réconfortantes et la discussion continuait comme si ils n'avaient rien dit. Nous ne pouvions nous satisfaire de cela. Il restait trois séances de travail, une d'elle sur l'évaluation par les premiers intéressés des parcours d'insertion. Impossible sujet sans la pensée des premiers concernés. Nous fîmes, avec les co présidentes, une proposition d'organiser des groupes de travail en région avec des gens qui se connaissaient déjà dans des associations existantes, de les faire travailler avec d'autres sur le sujet en question, pour que chacun confronte sa pensée à d'autres, puis de les réunir une journée entre eux et avec le collège des usagers, puis de se joindre aux autres collègues pour la journée de travail prévue. Il y aurait rapport de nombre différent entre les personnes défavorisées et les autres et surtout ils auraient pu réfléchir d'avance. Martin Hirsch et son équipe ont accepté, financé et ont dit plus tard que ce groupe avait été parmi les plus féconds. Lors de la journée de préparation nous avons abordé l'idée lancée dans le Grenelle et dans le RSA de distinguer les gens entre parcours social et parcours vers l'emploi. Cette idée fit fortement réagir les gens. L'un d'entre eux parlant de sélection comme à Auschwitz. C'était choquant. Mais le travail continua et on en arriva, au delà des réactions bouleversées à des propositions concrètes nuancées basées sur l'expérience : le jugement a priori tue ; la possibilité d'être à la fois dans une démarche vers le travail et de soutien dans les autres domaines de la vie, était ce qui était porteur d'espoir. Finalement une proposition de référent unique donnant aux premiers intéressés la possibilité de combiner le soutien du Pôle Emploi et du Conseil Général pour d'autres aspects de la vie (logement, santé etc...). Cette proposition recueillie l'accord de tous les partenaires. Sans l'expérience des gens, la rationalité administrative tournait au Kafkaïen, séparant les aptes et les non aptes en deux filières et deux institutions séparées.

L'expérience interne et externe d'ATD Quart Monde. Est-ce un syndicat de personne en grande pauvreté ?

Un jour Nicole Fontaine, alors Présidente du parlement européen déclarait dans un séminaire à ATD Quart Monde, que j'animais, qu'ATD était un des plus puissant lobby à Bruxelles. De fait le RMI, la CMU, la formation des enseignants sur la grande pauvreté, les évolutions à EDF que nous avons décrites dans douze cas dans Artisans de Démocratie montrent qu'ATD a des impacts. Ce que nous venons de dire précédemment pourrait laisser croire que c'est par le collectif de personnes en pauvreté que cet impact vient, comme un syndicat, ou un mouvement de chômeurs. Or la réalité est en fait plus complexe. La nature politique d'ATD Quart Monde, dictée par la réalité d'isolement et d'absence radicale de pouvoir des plus démunis, reste à décrire et nous avons besoin d'aide pour la comprendre.

Aux origines ATD Quart Monde était un rassemblement des personnes vivant dans un des camps de sans logis de l'abbé Pierre. Mais le premier geste politique de ce rassemblement a échoué. Les statuts de la première association formés des habitants du camp n'ont pas été acceptés : les membres du bureau n'étaient pas crédibles, n'avaient pas de papiers en règle. D'emblée il a fallu pour exister y faire entrer des alliés apportant leur crédibilité. Et c'est avec ces alliés qu'a pu être créée la première association. C'est ainsi. C'est encore une dépendance, donc. Mais cette dépendance fut choisie. Ce fut dur à vivre, et ça l'est toujours. Je le vis jusque dans l'équipe

nationale : créer ensemble ce mouvement entre personnes ayant une expérience de vie radicalement différente, certains vivant la misère de l'intérieur d'autres de l'extérieur, leur donnant des perceptions différentes, voire contradictoire, c'est un défi. C'est dans les gènes d'ATD Quart Monde : prendre en soi et travailler la complexité, la tension entre des mondes. Alors quelle est la nature politique de cette démarche ?

Dans les douze exemples que nous avons décrit apparaissait une image, celle de la démocratie qui pousse comme une graine de dialogue. Il semble que les institutions qui ont été influencées ont été saisies par la pertinence du langage et du questionnement dans les quels l'institution et ceux qu'elle excluait se reconnaissait. Ce questionnement posé dans un langage avait émergé des rencontres provoquées dans ou hors du mouvement : entre des ingénieurs EDF et des personnes qui ont l'électricité coupée, entre des enseignants et des parents humiliés par l'école, entre syndiqués et travailleurs précaires etc... Ces dialogues parfois violents ont lieu à l'interne d'ATD Quart Monde où les uns comme les autres sont membres. Au-delà de l'humiliation, de la violence, il faut chercher les mots. Ce qui aide c'est la conscience de la fragilité d'ATD Quart Monde prenant sans cesse sur soi ces tensions et contradictions sociales, parfois au bord de l'éclatement (les dialogues sur l'école ou le placement ou autre peuvent être très durs et faire sérieusement tanguer notre barque) **Mais de ces tentatives de dialogues libres naissent des prises de consciences que nos expériences sont contradictoires, que les mots n'ont pas les mêmes sens, les mêmes charges pour tous. Peut commencer le travail sur les incompréhensions, et la recherche de mettre des mots communs sur le réel**⁸. C'est cela qui a fait son chemin jusque dans les institutions.

Je voudrais prendre un exemple, le Conseil économique et social. Wresinski y a été nommé, puis successivement Geneviève de Gaulle, Didier Robert, Lucien Duquesne et plus récemment Marie Aleth Gard. Cet espace a été choisi par Wresinski comme stratégique car il n'est écouté que si il crée des diagnostics partagés et des préconisations communes entre partenaires le plus souvent opposés. En réfléchissant avec Lucien Duquesne pour son remplacement pour raison de santé sur la pertinence de notre présence au CES, nous avons passé en revue ses travaux. Par exemple pour un rapport « Réformer les tutelles » qui a déjà modifié la loi, Madame Boutaric rapporteur a sollicité Lucien Duquesne pour comprendre les effets infantilisant et humiliant que pouvait avoir la tutelle utilisée abusivement. Ce qui m'a frappé c'est qu'elle a mis intégralement en annexe de son rapport un texte qui avait été rédigé auparavant par un de nos groupes locaux, à Nancy. Ce groupe local avait en son sein des personnes souffrant de la tutelle, des travailleurs sociaux et des alliés à l'Union Départementale des Associations Familiales. Plutôt que s'entredéchirer sur ces questions si douloureuses, où les mots blessent, finissent pas ne plus dire les mêmes choses et rendent le dialogue impossible, ils ont décidé de se causer, régulièrement pendant une année et ont fini par faire une charte en deux parties :

- **Ce que les personnes doivent faire pour que les relations entre elles et les acteurs du système soient sereine,**
- **Ce que les personnes expriment comme attentes vis à vis des professionnels.**

Ce fut un travail long, douloureux, mené de bout en bout en co responsabilité : celle des personnes sous tutelle, celle des tuteurs. Il me semble que si Mme Boutaric l'a inclus

⁸ Les mots exclusion sociale, illettrisme, Quart Monde sont issus de ce creuset et sont devenus communs. Ce travail de déconstruction des représentations pour co produire de la compréhension et du langage a été formalisé dans le Croisement des Savoirs et des Pratiques, projets pilotes puis publications : Groupe Quart Monde Université, Le croisement des savoirs et des pratiques, Paris, réédition Atelier 2008, le croisement des pouvoirs Atelier 2008.

intégralement dans son rapport c'est que ce n'était pas seulement des doléances,⁹ mais une prise de responsabilité ensemble pour dépasser la violence des sentiments et des interventions, co responsabilité de se chercher une éthique commune. Dès lors ces mots, ces phrases, ce langage, forgé ensemble devenait un produit précieux pour le dialogue au CES, pour la démocratie. C'est ce que Morin appelle comprendre les incompréhensions, base d'une démocratie cognitive. Cette charte devenait une graine de démocratie, utile aux institutions. A la fin des douze monographies nous décrivions les processus. *« Nous sommes loin d'un modèle démocratique selon lequel les institutions devraient attendre que les groupes de personnes ayant le même intérêt s'organisent pour l'exprimer et le faire valoir auprès d'elles¹⁰ afin qu'elles arbitrent. Tout engagement citoyen pour faire alliance entre exclus et inclus peut devenir une précieuse contribution à la vie institutionnelle. Et l'institution doit finir par s'organiser pour aller à la recherche de ces contributions et de ces germes de dialogue, ces graines de démocratie. La démocratie pousse par le bas »¹¹.* C'est donc un autre chemin politique que le rapport syndical organisé autour du rapport de force. Car quel rapport de force peuvent-ils réellement créer ? Un chemin qui fait appel à l'autre, à son engagement.

S'engager ? N'est ce pas retomber dans le piège de manipuler les défavorisés?

Nous avons pu confronter ce dilemme lors d'un colloque de Cerisy autour d'Edgar Morin et de Jean Louis Le Moigne, intelligence de la complexité, épistémologie et pragmatique. Avec des chercheurs et praticiens travaillant avec des populations fragiles : handicapés mentaux, personnes très âgées, personnes ayant des souffrances psychiques et personnes en grande pauvreté, nous avons partagé le constat inquiétant que l'action est impossible sans la contribution de connaissance que les premiers intéressés ont eux mêmes de leur condition, or ce savoir des « premiers intéressés » est paralysé par la cohérence et la force des autres savoirs, appuyés sur des rationalités éprouvées (scientifiques ou pragmatiques). Nous avons constaté que dans ces quatre domaines de manière identique, les premiers intéressés ne livrent leur savoir que si un autre type de relation qu'une seule approche objective ou efficace s'instaure : une relation qui fait appel à l'intersubjectivité, à l'inter-compréhension entre chercheurs, professionnels et « premiers intéressés ». Edgar Morin¹² distingue compréhension objective et compréhension humaine intersubjective par cet exemple: pour comprendre un enfant qui pleure il n'est pas utile de mesurer la salinité de ses larmes, il vaut mieux se souvenir de son expérience d'enfant. Nous avons tous été enfants. Mais beaucoup d'entre nous n'ont pas été très âgés, ou très pauvres. L'expérience de la rencontre avec les plus anciens s'inscrit dans une relation souvent brouillée par sa propre peur face aux limites humaines. La compréhension humaine des personnes qui vivent la grande pauvreté, le handicap ou la maladie mentale se heurte à une hétérogénéité encore plus radicale que nos sociétés tentent de cacher. Elles s'organisent pour que n'ait pas lieu la rencontre qui permettrait de voir dans les yeux de l'autre les questions qu'il porte pour inventer la vie humaine avec la grande pauvreté, avec le handicap ou encore avec la souffrance psychique. Les plus démunis nous poussent à inventer une nouvelle rationalité, pas seulement la pensée objective (Descartes) ou la pensée efficace (Dewey), **celle du bien penser avec l'autre**. Nous disons avoir besoin de leurs savoirs. Mais leurs savoirs sont d'un autre ordre, leurs questions sont

⁹ Doléances, de dueler souffrir : ici, souffrance, de ceux qui subissent la tutelle, souffrance de professionnels qui n'ont pas choisi ce métier pour faire souffrir.

¹⁰ Tocqueville, La Démocratie en Amérique, 1835-1840, Gallimard, rééd., 1991

¹¹ Rosenfeld Tardieu, Artisans de Démocratie, Atelier - Quart Monde, Paris 1998, p.272-273

¹² Morin, Edgar, Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur, Seuil, 2000, p.104-105

existentielles : suis-je encore humain ? Pourquoi partageraient-ils leur plus intime connaissance de l'humain, les questions existentielles qu'ils se posent, si ils craignent que l'autre les laissera au milieu du chemin dans sa traversée de la nuit ? Il apparaît que le processus de rencontre des savoirs dans ces systèmes asymétriques se crée moins dans un choc des savoirs et des logiques que dans une rencontre des questions, plus dans un croisement des « vouloir comprendre » que des compréhensions, croisement des « vouloir savoir, vouloir faire et vouloir être ». Ce processus est de l'ordre de la démocratie cognitive et nécessite un engagement au processus commun. Les questions que se posent ceux à qui notre civilisation tend à dénier l'humanité, sont trop fortes, font souvent peur. Les enfants et les jeunes les plus démunis se posent des questions si fondamentales sur l'identité humaine, le lien entre les humains, l'acharnement sur les plus faibles¹³, que quand ils les posent à l'école, celle-ci souvent prend peur et leur répond que c'est hors sujet. C'est grave pour eux, mais aussi pour nous tous qui perdons la force de leurs questions. Sans engagement à regarder la réalité en face ensemble, à la penser ensemble, les plus fragiles resteront muets.

La rationalité à construire qui permettraient aux uns et aux autres de prendre ce risque de bien penser ensemble, suppose trois reconnaissances : reconnaissance de l'interdépendance de nos agir : reconnaître la militance de l'autre, comme voulant que « ça change » ; reconnaissance de l'interdépendance de nos comprendre : comprendre la réalité et comprendre la compréhension que l'autre en a, reconnaissance que l'autre cherche à comprendre ; et enfin reconnaissance d'un **engagement inconditionnel les uns envers les autres** : seule cette sécurité permet aux plus fragiles de partager leurs questions essentielles pour tous, de refuser que leur subjectivité soit « hors sujet », et de nous entraîner chacun à assumer notre propre subjectivité avec sa responsabilité illimitée face au visage de l'autre, avec « *sa crainte... d'occuper la place d'un autre et ainsi concrètement de l'exiler à la condition misérable dans quelque 'tiers' ou 'quart' monde, de le tuer* »¹⁴. Il ne s'agirait pas d'un engagement à une cause, à une idéologie. Il ne s'agit pas d'un seul attachement à des institutions communes, mais un engagement les uns envers les autres dans un projet de mieux vivre ensemble.

L'école de la troisième république en donnant l'instruction a voulu fonder la démocratie en **donnant les bases communes à tous, un langage commun à tous**. Le post modernisme a déconstruit la légitimité a priori d'un langage commun. Il permet de reconnaître les incompréhensions. Christopher Winship voit Wresinski post post moderne, mettant au centre l'inter subjectivité, l'engagement de recréer le langage commun, la compréhension commune. Il reste à créer une école de la reconnaissance mutuelle de chacun qui pourra fonder le savoir penser ensemble, sans lequel la démocratie exclura les plus faibles.

Utopie politique ? Barack Obama dans son discours à Philadelphie « vers une union plus parfaite » relate l'histoire de la jeune Ashley, blanche marquée par les souffrances de sa mère pauvre et sans assurance maladie. Engagée comme « organisatrice de communauté » dans la campagne, elle demande à chacune des personnes présentes un soir de réunion pourquoi il est venu, pourquoi il croit dans cette campagne. Chacun donne une raison, dit son combat, et quand le dernier s'est exprimé, un vieil africain américain, resté silencieux jusque là, dit « *moi si je suis*

¹³ Des gens dans la misère se sont passionnés pour Antigone de Sophocle : Humilier une personne au nom de l'intérêt de tous jusqu'au delà de sa mort en refusant de l'enterrer, ils connaissent. Le « Marchand de Venise » de Shakespeare, « un livre de chair contre un livre d'argent », là aussi ils connaissent.

¹⁴ Levinas, Emmanuel. *De l'un à l'autre: entre nous. Essais pour le penser à l'autre*. Grasset, 1998, p 156.

La démocratie à l'épreuve de l'exclusion. Quelle est l'actualité de la pensée politique de Joseph Wresinski ? Colloque international, 17, 18 et 19 décembre 2008, à Sciences Po, Paris – ATD Quart Monde, AFSP, CEVIPOF, Centre d'histoire de Sciences Po

là c'est à cause d'Ashley ». Obama conclu, **ce moment là, de reconnaissance, au de la de l'âge, de la race, ce n'est pas cela qui donne l'assurance maladie ou la sécurité, mais c'est la que ça commence.**